

Francis Huster

Albert Camus,
un combat pour la gloire

roman

LE PASSEUR
— ÉDITEUR —

Extrait de la publication

I

DÉCEMBRE 1957. Ils avaient remonté le quai gare du Nord pour occuper leur compartiment du troisième wagon du Nord Express. Les Vikings attendaient l'enfant d'Algérie, avec le monde entier comme témoin. La Suède était prête à célébrer l'orphelin pied-noir. Dans le wagon, paupières closes, Albert Camus, bercé par le ronflement des rails, rêvait sa vie improbable qui l'avait porté jusque-là. Aux portes de la gloire, jusqu'à la plus haute marche, lui parti de rien.

Il se revoyait pédalant pour joindre les soixante kilomètres qui séparaient Saint-Étienne-du-Panelier de Madame Oettly, au sanatorium. Il respirait mal. Mais il pensait bien. Théâtre du Travail, la Troupe de Radio-Alger, Théâtre de l'Équipe, toute sa jeunesse se bousculait dans sa tête. L'alliance aux doigts de Simone, puis de Francine.

Comme s'il cherchait à découvrir à quel moment son destin l'avait happé.

Tout lui revenait, si fort, si soudainement. Les images, les sons, les morsures aussi comme celles du froid. Le rigoureux hiver 1941. Sa crise soudaine et si violente d'hémoptysie. Ses doigts crispés sur le guidon glacé. Le regard de ces enfants juifs d'Oran

qui le fixaient, étonnés que leur maître toussât si fréquemment. Ces nuits à corriger les feuillets de *L'Étranger* en 1942. Ses enquêtes à Sétif pour *Combat*. La trahison de Sartre qui lui avait promis *Huis Clos*. Et sa revanche, avec son imparfait *Malentendu*. Le visage de Gide, si près du sien, lorsqu'ils apprenaient, côte à côte, rue Vaneau, la signature de l'Armistice du 8 mai 1945. Leur respiration commune de cette joie partagée. Alors tout est fini, Hitler vaincu tout peut recommencer ! La paix est enfin là. Vivante. Vibrante. Ces cris de délivrance. La guerre est morte ! Mais le rideau se baisse sur un dernier acte d'horreur. Au Japon les deux bombes de mort. Sur Hiroshima et sur Nagasaki. La mort seule capable de vaincre la mort !

Le théâtre du Monde a fini par fermer. Les lumières par s'éteindre. Et lorsqu'elles se sont ralumées pour Camus à Prague, à Budapest ou à Alger, il n'imaginait pas qu'un jour en Suède, il aurait à s'expliquer. À prendre parti. À justifier sa droiture. Se conduirait-il là-bas en Algérien français ou en Français d'Algérie ?

Dans le compartiment du train pour Stockholm, ni le regard de son épouse ni les visages épanouis de Claude et Simone Gallimard, ceux de Janine et Michel Gallimard lorsqu'il sortait brièvement de son assoupissement, ne parvenaient à le calmer.

Il aurait préféré l'avion bien sûr, mais la médecine le lui avait interdit. Il n'osa sortir dans le couloir, de peur d'y croiser le Docteur Rieux, Paneloux, Meursault ou d'autres de ses personnages qui, il le sentait bien, l'avaient accompagné. Il se figurait les visages de tous ses héros l'observant dans le miroir des toilettes.

Il ne sortit de son rêve éveillé qu'à l'ambassade de France, à Stockholm, le lundi 9 décembre, où se déroula une conférence amicale, soi-disant littéraire. En vérité une première prise d'armes de journalistes suédois, attentifs aux événements algériens, évoquant le silence obstiné de Camus sur le sujet. Il était encore en état d'esquiver habilement les questions délicates.

Il ne s'attendait pas au pire.

Le jour de sa vie, mardi 10 décembre 1957, il reçut son prix Nobel, récompense suprême, comme s'il s'agissait d'un diplôme de certificat d'études, des mains du roi de Suède, au palais des Concerts. Et puisque c'était le jour anniversaire de la mort d'Alfred Nobel un banquet eut lieu, célébrant les lauréats, empingouinés comblés.

Camus, lui, était trop ému pour pleurer.

Il ne savait pas s'il avait apprécié comme il l'aurait dû ce moment-là, ivre de fierté qu'il était de pouvoir rapporter à sa petite maman chérie son prix. Le rouleau de son diplôme serait à encadrer pour la table du salon, à côté de la photo de soldat de papa, au départ du 1^{er} zouave, en 1914, en grande tenue. C'était le nœud rouge entourant son enroulé prestigieux qui seul l'intéressait. Celui-là, il voulait l'offrir à ses jumeaux chéris, d'un coup de ciseaux libérateur pour le scinder en deux. Une moitié pour Catherine et l'autre pour son frère.

Deux jours après, Albert Camus allait rencontrer son destin.

Le 12 décembre, sa propre voix, stridente, s'éleva dans la maison des Étudiants où il prononça ces mots, en réponse à l'agression d'un étudiant algérien : « Entre la justice et ma mère, je choisis ma mère.

On lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans l'un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère. »

Camus avait aimablement accepté de se rendre à l'université d'Uppsala.

Là, il fut bouleversé de lire la haine insupportable sur le visage d'un frère. Cet étudiant qui l'avait accusé. Sèchement. Et auquel il n'avait pas su répondre comme il l'aurait fallu.

Il est impossible d'imaginer Camus sans réaction. Au moment même où la gloire du prix Nobel l'enivrait enfin, ce coup de poignard l'atteignait profondément.

Au Grand Hôtel, dans la nuit du 13 décembre suédois, il aurait pu se laisser aller à écrire sans mesure ce que son cœur, et non sa tête, lui dictait. Et c'est sans retenue qu'il aurait couché sur la feuille, sous forme de lettre ouverte à cet étudiant algérien, le texte qui suit. « Un combat pour la gloire ». Réservant à la France, et à ses détracteurs, la primeur de sa réaction, il l'aurait publié dès son retour. S'il l'avait écrit.

À seulement une demi-heure de Paris, en pleine nuit, dans la carcasse terrifiante de la Facel Vega, au lieu-dit Villeblevin, à Montereau, où la mort lui donna rendez-vous le 4 janvier 1960, dans l'automobile si racée de Michel Gallimard, à quoi a-t-il pensé en spectre contemplant, la mort à ses côtés, sa dépouille horriblement tordue ? À son stylo Parker, dans la poche intérieure de sa veste déchirée, ensanglantée ? À ses feuillets du « Premier homme » qui resterait inachevé ? Comme sa vie... Ou à ce texte mort-né en Suède ? À ce discours qu'il n'avait donc jamais écrit, dédaignant de se justifier après tout.

La mort avait-elle voulu l'empêcher d'en dire trop ? Ou n'avait-elle cherché qu'à épargner à son œuvre l'humiliation de n'avoir plus rien à dire ?

Bernard Rieux, le héros de *La Peste*, n'a jamais écrit une ligne du roman. Albert Camus a pris sa peau et sa voix pour en faire l'inoubliable narrateur de son chef-d'œuvre.

Albert Camus, le héros de ce *Combat pour la gloire*, n'a jamais écrit une ligne de ce récit. J'ai pris sa peau et sa voix pour lui rendre hommage, et le coucher sur papier par la plume de son vrai stylo Parker que Catherine Camus m'a fait l'honneur de m'offrir au soir de la première des neuf cent soixante-trois représentations de *La Peste*. Chaque soir dans ma loge, en France comme à l'étranger, de Paris à Monte-Carlo, de Genève à New York, de Lausanne à Fort-de-France, de Bruxelles à Washington ou Boston, sur un calepin noir, perdu et retrouvé plusieurs fois, j'ai écrit ce qui m'étreignait dans la peau de Rieux et celle de Camus à la fois. Vous allez donc lire, ou plutôt entendre, ce que j'ai noté non pas à sa place, mais en place de lui. Ici. Sur les planches du théâtre. Le lieu du monde où il a été le plus heureux. Là où il sera, à jamais, vivant. Pour que vous puissiez enfin partager avec lui, par l'au-delà, son combat pour la gloire.